



# CLIO. Histoire, femmes et sociétés

4 (1996)

Le temps des jeunes filles

---

Carole LÉCUYER

## « Un thé chez les étudiantes parisiennes » par Marguerite d'Escola (1926)

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Carole LÉCUYER, « « Un thé chez les étudiantes parisiennes » par Marguerite d'Escola (1926) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/443> ; DOI : 10.4000/clio.443

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/443>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Carole LÉCUYER

## « Un thé chez les étudiantes parisiennes » par Marguerite d'Escola (1926)

1 Petite-fille du docteur Bordes-Pagès, ancien sénateur de l'Ariège, fille d'un économiste réputé, Marguerite d'Escola (pseudonyme de Madame Joseph Ageorges) est une femme de lettres prolifique. Elle est l'auteur d'une quinzaine de romans et de biographies, auxquels s'ajoutent de nombreux articles publiés entre 1908 et 1957. Elle fait ici le récit d'une entrevue réalisée avec des étudiantes parisiennes, au domicile de celles-ci une chambre située au dernier étage d'un ancien hôtel du quartier Saint-Sulpice appartenant à une association d'étudiantes. Ce récit est paru dans *La Revue Belge*<sup>1</sup> du 15 mai 1926.

(...) La chambre est sise sous les toits en pleine lumière. Nous nous trouvons chez une étudiante d'agrégation et de l'agrégation la plus hérissée ; celle de grammaire. La table plie sous les dictionnaires, sous les fichiers : toutefois, il y a un store rose à la croisée...(...)

On m'offre un petit fauteuil, emprunté au mobilier du salon. Deux étudiantes lettres et beaux-arts se partagent la chaise réglementaire. Mon hôtesse s'assied sur le lit. Et nous ôtons résolument nos chapeaux. Ce geste nous permet d'entamer une vive discussion sur les modes des coiffures actuelles, envisagées sous leur double aspect révolutionnaire et esthétique. (...) La Sorbonne, vénérable maison où cette jeunesse féminine apporte désormais la gaieté de ses rires et de ses robes, et une gaminerie encore inédite, plus gracieuse, plus rouée que la gaminerie simplement cocasse des étudiants... De la Sorbonne et de ses professeurs, ces jeunes filles parlent avec un mélange de « blague » et d'admiration, de liberté frondeuse et d'emballement qui caractérisent bien leur jeunesse plus impulsive, plus passionnée qu'il ne lui plaît de l'avouer, et que la crainte d'être dupe n'empêche pas toujours de s'embarquer dans les derniers bateaux.

...J'écoute mes étudiantes, (...) admirant une fois de plus ce ton sérieux, prématurément acquis, et cette puérilité spontanée ; ce bon sens et ses brusques engouements ; cette insouciance gaieté jointe à ces viriles décisions.

Elles causent, mélangeant drôlement et gentiment les préoccupations de toilette et d'examen, le tennis et la sémantique française. Elles jonglent avec les redoutables auteurs de leurs programmes, usent volontiers de l'argot. Toutefois, pendant qu'elles me parlent avec tant de bonnes grâces et d'apparent abandon, je devine chez elles quelques réticences. Ma curiosité, si sympathique soit-elle, les met en éveil. Elles ne veulent point s'abandonner sur la pente des confidences, risquer de figurer, toutes vives, dans une nouvelle ou dans un roman ! (...)

Si les jeunes « sorbonniennes » qui me font ce soir gracieux accueil ne ressemblent guère, par leur langage, ni par leurs allures, aux jeunes provinciales d'il y a cinquante ans, c'est bien plutôt les conditions de la vie actuelle que leurs études qui ont présidé à leur émancipation. Cette émancipation n'est pas moins remarquable chez les jeunes filles du monde ou des ateliers, qu'anime le même désir d'indépendance.

Des initiatives, des oeuvres similaires assurent aux travailleuses, qu'elles soient de l'usine ou de l'école, les meilleures conditions d'existence. Les étudiantes qui m'ont si aimablement conviées dans ce studio fleuri, niché sous les toits, éclairé par un store rose où joue le soleil, veulent bien me donner des détails sur l'organisation de cette hospitalière maison, et des autres maisons analogues, dont la création et l'organisation sont dues à la plus généreuse initiative.

Elles me parlent des restaurants corporatifs où l'on s'applique à résoudre victorieusement, pour les étudiantes qui ne peuvent résider dans leurs familles, le problème de la vie chère... Des cercles d'études où leur travail journalier est facilité. Elles m'assurent que, grâce aux leçons qu'elles donnent bravement en dehors des heures réservées à leur travail personnel, elles parviennent, très souvent, à couvrir leurs frais d'études ou d'examens sans imposer à leurs familles des charges trop lourdes. L'énergie et la gaieté des vies courageuses animent leurs visages, donnent de leur entrain à leurs discours. (...)

Je leur demande quelles influences, quels attraits particuliers ont décidé leur *vocation*. Ce mot, un peu solennel, les fait sourire. Il m'apparaît qu'elles ont choisi la carrière de l'enseignement pour des raisons d'ordre pratique, parce que, malgré l'encombrement et la concurrence, cette carrière reste l'une des plus accessibles aux femmes. Dès l'enfance, leurs familles ont décidé pour elles, les aiguillant vers ces études secondaires où la bourgeoisie, longtemps récalcitrante, dirige maintenant en masse ses filles comme ses garçons. Il est curieux et assez décevant d'observer que, neuf fois

sur dix, le baccalauréat lui apparaît moins comme une garantie de culture que comme une clé destinée à ouvrir la porte des carrières présumées libérales... et rémunératrices. Le succès croissant des « boîtes à bachot » où l'on dresse en série les perroquets, voire les perruches, nous édifie sur cet état d'esprit.

La brillante candidate d'agrégation qui a bien voulu me convier dans sa « librairie » professe les humanités anciennes chez un industriel qui, battant tous les records, s'engage à enseigner le latin non seulement sans pleurs, mais en dix mois ! Le latin du bachot bien entendu. Ajoutons, pour rester justes, que ce désolant tour de force deviendra moins fréquent à mesure que l'unification des enseignements féminin et masculin permettra aux filles de commencer en temps opportun leurs études classiques. On ne saurait, équitablement, leur tenir, aujourd'hui, rigueur des lacunes d'une instruction faite par des moyens de fortune.

Le baccalauréat est obtenu. Que va faire la jeune lauréate si la prévoyance des siens l'oblige à élire une carrière ? La plupart du temps, elle utilisera la vitesse acquise et s'en ira poursuivre, à la Sorbonne, ces mêmes études qui lui assureront plus tard, du moins lui promet-on, le pain quotidien. Les vocations intellectuelles sont forts rares. On peut, pour s'en convaincre, constater l'empressement d'ailleurs si naturel que mettent nos lycéennes à « bifurquer » vers le mariage dès que l'occasion s'en présente et l'insouciance qu'elles manifestent presque aussitôt à l'égard de cette culture intellectuelle.

Sous peine de tomber dans l'injustice et le parti pris, il convient d'établir, quand on parle d'étudiantes, la classique distinction, de l'amateur et du professionnel. En vérité, il y a peu de jeunes filles solidement cultivées, et qui aient le goût sincère de cette culture. J'ajouterai, pour sauver l'honneur du sexe, que la proportion ne me paraît pas infiniment plus élevée chez les étudiants. En réalité, on les appelle tous trop tôt, et trop indistinctement, à ces études supérieures auxquelles des études secondaires hâtives les ont mal préparés. L'enseignement secondaire, en effet, est donné trop vite. Il embrasse trop de matières... Consultez les programmes des différents bachots. Ils sont effarants. Un candidat ou une candidate de seize ans, qui les posséderait, serait une sorte de monstre. (...)

Que nos filles gagnent leur vie, s'il le faut, qu'elles la gagnent vite ; mais non point aux dépens de leur intelligence tout court. Si le loisir leur manque pour atteindre les régions élevées du savoir, qu'elles ne risquent pas l'aventure ; mieux vaut rester dans la plaine. On y vit matériellement aussi bien et avec moins d'effort. Pour Dieu qu'on ne galvaude pas la culture ! (...)

Mes étudiantes ne contredisent pas cette opinion. Elles savent, bien mieux que moi, elles qui font partie désormais d'une élite intellectuelle, que si les portiques du temple de la connaissance sont ouverts à tous, l'accès du sanctuaire est difficile. En souhaitant et combien je le souhaite avec elles ! que le bienfait de l'instruction soit largement répandu, sur tous et sur toutes, elles désirent d'abord qu'on ne se contente pas d'un simulacre ; ensuite qu'on n'entretienne pas, dans le public, des illusions fâcheuses au sujet de l'avenir que les carrières libérales réservent aux futures bacheliers. (...)

La médecine et le droit s'ouvrent aux femmes comme aux hommes ; aux uns et aux autres, ils imposent de longues années d'études pour un résultat incertain. Certes, il ne faut décourager personne, dans les jours difficiles où nous entrons. Que celles qui se sentent fortes et résolues tentent l'aventure ; rien n'est plus légitime et plus honorable ; mais que les autres soient averties des difficultés de leur entreprise. Mes étudiantes ne se dissimulent point ces difficultés. Elles savent même que leur diplôme de licenciées ne leur confère aucun droit au professorat dans les lycées de l'État. Elles gagnent leur vie en enseignant dans les établissements libres ou chez les particuliers. La concurrence y est terrible ; le salaire moins élevé qu'à l'atelier. On n'y obtient point de retraite. Pour toutes ces raisons et parce que, de plus en plus, tout effort isolé semble condamné d'avance, nos étudiantes s'affilient à des syndicats, viennent chercher, dans des maisons comme celle-ci, l'appui matériel et moral, la tendre atmosphère familiale dont leurs études n'ont pu, grâce à Dieu, leur ôter le goût.

...Je regarde, tandis qu'elles me parlent, la petite chambre fleurie de cretonne et de soleil ; la couleur vive des tasses de thé posées sur le coin de cette table, fraîchement désertée par Cicéron... j'observe l'amusante coquetterie des tabliers bigarrés, la fraîcheur des napperons, la gaieté de ces visages auxquels le travail intellectuel n'a point désappris le sourire. Et je ne peux m'empêcher de demander à ces étudiantes, dont le cabinet de travail offre, qu'elles le veuillent ou non, un air d'intimité propice aux confidences, si l'envie ne leur vient pas, quelquefois, de jouer pour de bon à la ménagère ? C'est presque aborder le sujet interdit mais elles me répondent avec bonne humeur.

En vérité, aucune d'entre elles n'a renoncé au mariage, aucune n'entend s'enfermer à perpétuité, dans le cloître sévère de l'étude. Sans doute leur vie laborieuse est-elle à l'abri de l'ennui et de la tristesse. Elles se déclarent heureuses et se réjouissent franchement des libertés nouvelles que les

mœurs contemporaines octroient aux jeunes femmes. De ces libertés, elles n'abusent point ; mais elles entendent les sauvegarder, même dans la vie conjugale. Elles me citent, avec une surprise mêlée de pitié, les noms de quelques-unes de leurs compagnes qui, moitié lassitude d'une vie trop solitaire, trop uniformément laborieuse, moitié besoin de protection et de tendresse, se sont laissées épouser par des hommes médiocres, auxquels on les a vu sacrifier leur indépendance et leurs goûts intellectuels les plus décidés. Elles se déclarent incapables d'une pareille abdication et prétendent mais qui peut prévoir l'avenir ?... n'engager leur vie qu'à bon escient. Elles se marieront tard, s'il le faut ; elles peuvent attendre. Dans le mariage, elles n'apporteront plus ni les soumissions ni les exigences sentimentales de leurs mères ; elles y apporteront un sens plus averti des réalités, l'habitude de l'initiative personnelle, un dévouement moins spontané peut-être, moins désintéressé ; souvent plus éclairé et plus énergique... Les vertus passives ne sont pas leur fait. En cela, elles ressemblent à la majorité des filles de cette génération bouillonnante, plus éprises d'activité que de rêve, solidement attachées aux biens de ce monde et dont la lutte pour la vie a aiguisé, de bonne heure, le sens pratique.

Puissent-elles se souvenir que nos droits et nos ambitions restent toujours strictement limités par les droits et les ambitions d'autrui ; qu'on n'assujettit ni la vie ni les hommes avant de s'être assujettie soi-même, qu'enfin toute liberté nouvelle s'apprend et s'achète. Les meilleures de nos étudiantes doivent à leur formation morale et intellectuelle l'art si rare, si nécessaire, de nuancer leur pensée, de contrôler leurs ambitions. Elles échapperont à ces excès d'individualisme qui vont contre les intérêts mêmes de l'individu et qui sont, il faut en convenir, le revers des conquêtes féministes.

Je songe, en les regardant, groupées dans cette chambre accueillante, si accueillante elles-mêmes, si vraiment jeunes et saines, et franches de collier, si bien assurées dans leur voie et leur volonté, curieuses, malgré tout, d'un avenir qui ne tient pas entier, et elles le savent bien, dans leurs mains et dans leurs livres, je songe qu'elles sont de jolis exemplaires de cette femme française contemporaine, si décriée par ceux qui ne la connaissent point. Ainsi groupées, dans la lumière frissante et déclinante d'une fin d'après-midi parisien, autour d'un bouquet de giroflées qui a pour socle une grammaire grecque, je voudrais les présenter aux Chrysales grincheux qui s'en prennent au sexe tout entier du malheur qu'ils ont eu d'épouser une pédante. Je voudrais les présenter à la cohorte encore imposante des antiféministes (on compte parmi eux des femmes d'esprit et de cœur qui gaspillent, à défendre une cause perdue, des forces et un talent dont nous souhaiterions leur voir faire un autre usage).

Sans doute, le passé nous offre-t-il d'admirables modèles de grâce et de vertu féminine. Nous leur rendons l'hommage le plus sincère, le plus fervent. Mais pourquoi vouloir nous ramener toujours au type et aux mœurs des femmes d'autrefois ? Ce type était-il donc fixé pour l'éternité ? Ces mœurs pouvaient-elles échapper aux lois imprescriptibles de l'évolution ? L'expérience humaine et féminine a-t-elle donné des résultats si décisifs, si favorables, que l'on doive renoncer à la poursuivre ? Pour accuser les féministes de méconnaître les lois profondes de la vie et de la nature, est-on si sûr de les bien connaître ? Est-on si sûr que la présente organisation sociale ait épuisé nos possibilités de progrès et de bonheur ?

En ces jours où souffle partout ce vent de révolution qui menace de tout renverser, peut-être trouvera-t-on chez les femmes ces forces d'équilibre que les hommes semblent chercher en vain à travers leurs chanceuses expériences. Traditionnelles par instinct, elles ont assez souffert de l'injustice des institutions sociales pour sentir ce qu'elles renfermaient de caduc, sans méconnaître ce qu'elles conservent d'efficace.

Souhaitons que, de plus en plus, on éclaire l'intelligence, on virilise le caractère des femmes. La société ne peut que gagner à s'adjoindre ces forces neuves. Prétendre qu'une fille instruite et libre si on a pris soin de former sa conscience en même temps que son esprit n'est plus capable de remplir dignement son rôle social, c'est faire vraiment trop d'honneur à l'ignorance et à la contrainte. L'élite de nos étudiantes nous montre ce que peuvent l'intelligence et la volonté féminine, quand elles sont éclairées par un idéal moral.

Et voici qu'au moment de les quitter je me rappelle la boutade d'une femme de lettres (celle-ci n'est pas française) qui, après avoir personnellement mené à bien son oeuvre littéraire et son oeuvre familiale, craignait soudain, charitablement, que la force qui ne lui avait point manquée fût défaut à ses émules moins favorisées : « Une femme, s'écriait-elle avec la décision d'un augure, transmettra d'autant plus l'intelligence à ses fils qu'elle en aura moins employé. »

À ce compte-là, les hommes d'esprit ne manqueraient pas, en ce bas monde. Sachons gré à nos étudiantes de ne point partager ces vains scrupules, et de penser sagement et tendrement quand elles évoquent leurs futurs enfants, que le meilleur moyen de transmettre l'intelligence et la culture n'est point de les dédaigner ni de les redouter, mais d'en avoir.

## Présentation du document

- 2 En 1926, être étudiante est un droit acquis. Les jeunes filles qui entreprennent des études de médecine ou de droit pensent que la femme médecin ou la femme avocate ont toujours existé. Elles n'imaginent pas les obstacles surmontés par leurs aînées, celles que l'on nomme les pionnières<sup>2</sup>. Deux cent jeunes filles (2,3 % des effectifs) étaient assises sur les bancs des amphithéâtres de l'université de Paris dans les années 1890 ; pour l'année universitaire 1925-1926 elles sont plus de cinq mille (22 % des effectifs)<sup>3</sup>. Mais qui sont ces nouvelles jeunes filles et comment vivent-elles ? Marguerite d'Escola prend un thé chez l'une d'entre elles et dresse alors un portrait de ces étudiantes de l'université de Paris.
- 3 La Sorbonne, traditionnel haut-lieu de la jeunesse masculine, accueille désormais la jeunesse féminine et ce qui la caractérise : la « gaieté de ses rires et de ses robes », la « gaminerie encore inédite et gracieuse », la « liberté frondeuse », l'« emballement »... Par ces termes, Marguerite d'Escola dément les images accolées aux étudiantes et remet en cause la fameuse « jeune fille triste et grise » décrite dans certains journaux de l'époque<sup>4</sup>. Le portrait pathétique des courageuses étudiantes fait place à un portrait plus allègre : « J'observe (...) la gaieté de ces visages auxquels le travail intellectuel n'a point désappris le sourire », même si la ténacité des étudiantes, aux prises avec les réalités matérielles du quotidien, est soulignée. Leur journée commence de bonne heure et souvent par un peu de sport. En effet, au début du XXe siècle, le sport est très à la mode. Toutes les femmes nouvelles, et les étudiantes le sont, consacrent un peu de temps à la culture physique. Le tennis semble pratiqué par les étudiantes rencontrées par Marguerite d'Escola. Emblématique des classes aisées, il est rapidement adopté par les femmes puisqu'il paraît compatible avec la féminité. La page de couverture du *Petit Écho de la Mode* du 1er septembre 1912 présente ainsi « la toilette de la jeune fille pour jouer au tennis », robe longue et chapeau en sont les attributs. C'est par le tennis que les femmes ont fait leur entrée dans la compétition olympique en 1900<sup>5</sup> ; en 1926, la célèbre championne Suzanne Lenglen<sup>6</sup> qui a « transformé en un jeu athlétique une distraction féminine », passe professionnelle et fonde à Paris une Académie de tennis.
- 4 À côté des « examens, [du] tennis et [de] la sémantique française », les étudiantes travaillent pour « couvrir leurs frais d'études ou d'examens sans imposer à leurs familles des charges trop lourdes ». Ce n'est qu'à partir des années 1910-1920 que la bourgeoisie des professions libérales, des hauts-fonctionnaires et ingénieurs s'ouvre à l'idée d'instruire ses filles<sup>7</sup> : « Dès l'enfance, leurs familles décident pour elles, les aiguillant vers ces études secondaires où la bourgeoisie, longtemps récalcitrante, dirige maintenant en masse ses filles comme ses garçons ». Mais quelque soit leur origine sociale, les étudiantes sont confrontées à des problèmes matériels. Pour subvenir à leurs besoins elles deviennent jeunes filles au pair ou donnent des leçons. La somme rapportée par ces petits travaux est souvent modique. Afin de remédier à ces difficultés, des associations d'étudiantes s'organisent sous l'impulsion d'hommes et de femmes « éclairés et généreux », qui souhaitent aider moralement et matériellement les étudiantes. Ils achètent un hôtel et le transforment en une « hospitalière maison » où des chambres à loyer modique sont proposées aux étudiantes. Un système de restauration universitaire « bon marché » est également créé. Les locaux des associations comportent des salons de lecture, des salles de lectures, des bibliothèques et des « cercles d'études où leur travail journalier est facilité ».
- 5 Les étudiantes retrouvent sous la plume de Marguerite d'Escola la féminité qu'on a voulu leur ôter et qui apparaît à travers les sujets de conservations (coiffures, décor de la chambre). Elles sont féminines mais elles doivent également être « viriles », le terme revient par deux fois dans le texte. On pense bien sûr ici à la « virilisation des femmes » que prône Madeleine Pelletier dans *L'Éducation féministe des filles* (1914)<sup>8</sup>. L'éducation intellectuelle est le principal instrument<sup>9</sup> qui doit permettre à la jeune fille de vivre dans l'indépendance, voire dans la liberté, l'enjeu étant avant tout la possibilité de gagner sa vie : « Que nos filles gagnent leur vie, s'il le faut, qu'elles la gagnent vite ». S'assurer un avenir, une « carrière » justifie la poursuite des études après le baccalauréat : « le baccalauréat lui apparaît moins comme une garantie de culture que comme une clé destinée à ouvrir la porte des carrières présumées libérales...

et rémunératrices ». Au début du XXe siècle, des brochures alertent d'ailleurs les mères pour que l'éducation et l'instruction dispensées à leur fille puissent leur assurer un métier, une profession lucrative. Ces nombreux guides des professions féminines<sup>10</sup> préconisent aux jeunes filles d'étudier à l'Université. Cette volonté des jeunes filles de s'assurer un avenir atteint son paroxysme pendant la Grande Guerre. Les étudiantes françaises<sup>11</sup> deviennent plus nombreuses que les étrangères et leur effectif ne cesse d'augmenter. La guerre montre également la nécessité de réformer l'enseignement féminin. Celui-ci ne prépare pas au baccalauréat et le programme est inadapté aux exigences de l'enseignement supérieur. L'apprentissage du latin, en particulier, demeure un obstacle à l'entrée dans le supérieur<sup>12</sup>. Le décret de Léon Bérard en 1924, qui abolit la ségrégation des sexes dans le secondaire en permettant aux jeunes filles d'accéder au baccalauréat dans les mêmes conditions que les garçons, ouvre véritablement la voie des études supérieures aux femmes. Deux ans après la mise en place de ce décret, il est difficile de voir ses effets, cependant Marguerite d'Escola souligne son importance : « (...) ce désolant tour de force deviendra moins fréquent à mesure que l'unification des enseignements féminin et masculin permettra aux filles de commencer en temps opportun leurs études classiques. »

6 C'est vers les Lettres que les jeunes filles se dirigent en masse : pour l'année universitaire 1925-1926, sur 5 422 étudiantes inscrites à l'université de Paris, 2 561 sont inscrites en Lettres, 897 en Médecine, 878 en Droit, 675 en Sciences et 411 en Pharmacie. Ces chiffres traduisent les aptitudes que la société entend développer chez les femmes et l'image qu'elle se fait d'elles. Cette orientation correspond à une certaine répartition des tâches entre les sexes. De longue tradition misogyne, des « qualités spéciales » sont propres à chaque sexe. Les facultés de Médecine et de Pharmacie ont accueilli plus rapidement les jeunes filles que celles de Droit. Bien que les femmes ne semblent pas posséder le « sang froid »<sup>13</sup> nécessaire à la pratique de la médecine, on reconnaît toutefois en elles la douceur et le dévouement que l'on retrouve dans l'image de la mère guérisseuse, l'infirmière. En revanche, l'étude du droit leur est déconseillé, « la femme n'a pas l'esprit juridique (...), elle est toute intuition. »<sup>14</sup>.

7 Pourvues du baccalauréat, les jeunes filles qui continuent des études supérieures n'accèdent pas toutes aux autres grades de l'Université. Sur 5 422 étudiantes en 1925-1926, seulement 412 obtiennent à la fin de l'année universitaire un diplôme de licence ou de doctorat. De plus, la possession du diplôme n'entraîne pas forcément l'exercice d'une profession tant « l'encombrement et la concurrence » sont importants et tant les réticences et les préjugés de la société devant les professions intellectuelles qui nécessitent un diplôme sont grandes. L'enseignement est la carrière la plus accessible aux femmes parce qu'il semble le plus compatible avec l'image que l'on se fait de la vie d'une femme et parce qu'il est le débouché principal des études littéraires. L'enseignement au lycée est, par la création de l'École Normale de Sèvres, la première « profession supérieure » ouverte aux femmes. Avant la Première Guerre mondiale cette profession est pratiquement la seule qu'elles puissent exercer : « Il n'y a rien en France pour une jeune fille hors de l'enseignement », écrit Françoise Teutscher en 1913 dans la *Revue universitaire*<sup>15</sup>. Simone de Beauvoir dans ses mémoires justifie ainsi ses débuts d'enseignante : « Pratiquement la seule carrière que m'ouvriraient ces diplômes, c'était l'enseignement, je n'avais rien contre »<sup>16</sup>.

8 Aucune raison juridique n'interdit aux femmes l'exercice d'une profession privée comme celle de médecin, de pharmacien ou de professeur libre. En revanche, si la profession se rattache aux fonctions publiques professeur de faculté, avocat, médecin ou pharmacien d'hôpitaux on hésite à l'ouvrir aux femmes<sup>17</sup>. Avec la Première Guerre mondiale, l'ouverture des carrières aux femmes se fait plus importante ; elles peuvent devenir ingénieurs, elles accèdent plus facilement à des postes administratifs et, entre 1921 et 1928, le nombre de femmes avocates a triplé. Les femmes s'organisent alors pour défendre leurs droits sur le plan professionnel pendant leurs études et fondent des Associations par profession (en 1920 sont créées l'Association des Femmes Diplômées et le Cercle des Agrégées). Celles-ci combattent âprement la tentative de pérennisation de la ségrégation des sexes et obtiennent que des femmes puissent se présenter aux agrégations masculines principales (philosophie,

grammaire, mathématiques) ; en 1925, toutes les agrégations masculines sont ouvertes aux femmes. La liberté d'adhésion syndicale des femmes sans autorisation maritale a été obtenue le 12 mars 1920. Cette émancipation n'est, comme le souligne Marguerite d'Escola, pas propre aux étudiantes. La guerre puis l'après-guerre ont fait surgir de nouveaux espoirs quant à l'émancipation des femmes et à l'élargissement de leurs droits, en particulier politiques. Marguerite d'Escola parle de « libertés nouvelles que les moeurs contemporaines octroient aux jeunes femmes ». En 1917, la loi Viollette autorise les femmes à être tutrices et à participer aux conseils de famille, en 1918 le Sénat nomme une commission examinant la question du droit de vote des femmes et la même année le pape Benoît XV se prononce en faveur du vote des femmes. Les étudiantes participent de façon ambiguë à l'émancipation de leur sexe. En allant à l'Université elles font preuve de féminisme car elles revendiquent l'égalité intellectuelle, mais elles semblent plus préoccupées par l'égalité économique elles sont « solidement attachées aux biens de ce monde » que par l'égalité politique : « Je n'étais pas féministe dans la mesure où je ne me souciais pas de politique : le droit de vote, je m'en fichais. Mais à mes yeux, hommes et femmes étaient au même titre des personnes », cette façon de penser de Simone de Beauvoir<sup>18</sup> est assez courante chez les étudiantes. La « génération bouillonnante » que sont alors les féministes n'est pas constituée d'une majorité d'étudiantes. Quelques grandes figures du féminisme ont cependant fait des études : Jeanne Chauvin, Madeleine Pelletier, Maria Vérone, Louise Weiss...

9 Le mariage préoccupe les esprits, la crise de la famille étant attribuée pour certains à l'émancipation des femmes (le roman de Victor Marguerite, *La Garçonne*, paru en 1922, continue à alimenter les polémiques)<sup>19</sup>. Marguerite d'Escola lui consacre un paragraphe. Tant que les femmes étudient, elles entretiennent avec la gente masculine une franche camaraderie, mais quand elles mettent en pratique leur diplôme en exerçant une profession les relations changent. De nombreux romans posent le problème de la répartition des rôles entre les sexes et évoquent le dilemme des femmes prises entre travail et amour, profession et mariage. La nouvelle jeune fille qu'est l'étudiante est au coeur de ces romans, elle est appelée la « bachelière », la « cerveline », la « Sévrienne » ou l'« intellectuelle »<sup>20</sup>. Marguerite d'Escola souligne cela : « Elles ne veulent point s'abandonner sur la pente des confidences, risquer de figurer, toutes vives, dans une nouvelle ou un roman ! » et dénonce implicitement les romans de Colette Yver ou de Louise-Marie Compain<sup>21</sup> qui placent leurs héroïnes devant le même choix dramatique renoncer à leur carrière ou se retrouver seule : « Prétendre qu'une fille instruite et libre (...) n'est plus capable de remplir dignement son rôle social, c'est vraiment faire trop d'honneur à l'ignorance et à la contrainte ».

10 Par ce texte Marguerite d'Escola présente les « nouvelles jeune filles » que sont les étudiantes des années vingt, ces « jolis exemplaires de cette femme contemporaine si décriée par ceux qui ne la connaissent pas ». Elle s'inscrit dans un féminisme modéré. En effet, elle prône la virilisation des filles et se félicite des « libertés nouvelles que les moeurs contemporaines octroient aux jeunes femmes », mais dénonce le « revers des conquêtes féminines » et finit son texte en conseillant aux étudiantes la maternité.

---

### Notes

1 Son mari Joseph Ageorges (né en 1877), écrivain, collabore pendant plus de vingt ans à des publications belges, journaux et revues.

2 Voir l'article de Carole Lécuyer dans ce même numéro, « Une nouvelle figure de la jeune fille sous la IIIe République : l'étudiante ».

3 Pour l'année 1925-1926, 5 422 étudiantes (4 236 Françaises et 1 186 étrangères) sont inscrites dans les cinq facultés de l'université de Paris, cf. Carole Lécuyer, *Les Etudiantes de l'université de Paris sous la IIIe République*, mémoire de maîtrise sous la direction de Michelle Perrot, Paris VII, 1993, p. 53-83.

4 *La Marseillaise*, 9 janvier 1892. *Le Petit Bleu*, 12 décembre 1899. *Le Figaro*, 28 février 1926...

5 En 1912, la Française Marguerite Brodequius devient championne olympique.

6 En 1919, Suzanne Lenglen commence une brillante carrière. Elle a gagné deux victoires olympiques, six victoires individuelles à Wimbledon et de nombreux titres de championne du monde.

7 Le 27 août 1921, dans un article de *La Renaissance politique, littéraire, artistique*, « L'Heure de la femme » Françoise Vitry écrivait : « Il n'est pas utile d'observer que toutes ces étudiantes sont pour la plupart filles d'ingénieurs, de directeurs d'écoles ou d'officiers supérieurs, et ces messieurs qui n'admettent pas le féminisme intellectuel en théorie, ont laissé leurs filles poursuivre leurs études et entrer dans les carrières libérales. Or il y a bien peu d'années encore la bourgeoisie se cabrait devant toute instruction sérieuse donnée aux femmes. »

8 *Madeleine Pelletier (1874-1939) : logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, actes du colloque sous la direction de Christine Bard, Côté-femmes, 1992. Cf. également la réédition du texte par par C. Maignien, *L'Éducation féministe des filles et autres textes*, Paris, Syros, 1978. 9 avec l'éducation sexuelle.

10 Quelques exemples de ces ouvrages : Antoine Bonnefoy, *Place aux femmes ! Les carrières féminines, administratives et libérales*, Paris, Fayard, 1914 ; Jeanne Chauvin, *Les Professions accessibles aux femmes (...)*, thèse en droit, 1892, Paris ; Bernard-Henri Gausseron, *Que faire de nos filles ?*, Paris, Librairie illustrée, 1888 ; Madame Paquet-Mille, *Nouveau guide pratique des jeunes filles dans le choix d'une profession*, Paris, Lecène et Oudin, 1891 ; Gabrielle Reval, *L'Avenir de nos filles*, Paris, Hatier, 1904.

11 En 1910, il y a 953 étudiantes françaises et 1168 étudiantes étrangères à l'université de Paris ; en 1915, 1219 Françaises et 228 étrangères. Cinq ans plus tard on compte 2605 Françaises pour 587 étrangères et en 1925, 4236 Françaises pour 1641 étrangères.

12 A partir de 1913 l'apprentissage du latin est peu à peu mis en place dans les lycées et collèges féminins.

13 Françoise Vitry dans « L'Heure de la Femme », *La Renaissance politique, littéraire, artistique*, 27 août 1921 recueille ces propos : « Nous ne trouvons pas que la femme soit faite pour s'occuper de dissection, elle n'est pas à sa place dans ce milieu, ou alors elle perdra son charme printanier et la grâce de son sexe. Si nous avons une fille, nous ne voudrions pas qu'elle fut médecin (...) Que la jeune fille s'occupe tant qu'elle voudra de littérature et de sciences spéculatives ! Mais dans la branche qui nous occupe, il faut pour réussir, des qualités spéciales de sang froid, de réflexion, de diagnostic... il faut se méfier au contraire, des idées préconçues et de l'intuition. »

14 *Ibid.*

15 *Revue universitaire*, 1913, deuxième semestre, p. 124.

16 Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, 1972, p. 222.

17 Blanche Edwards reçue au concours de l'externat en 1881 doit attendre 1887 pour accéder à l'internat. Jeanne Chauvin, première Française à obtenir un doctorat en Droit en 1892, demande en 1897 d'exercer au barreau de Paris : « Il faut trois ans de luttes, une campagne de *La Fronde*, l'appui de Poincaré et de Viviani pour qu'enfin elle devienne avocate, le 1er décembre 1900 », Maïté Albistur et Daniel Armogathe, *Histoire du féminisme français*, Paris, Des femmes, 1977, p. 582.

18 Simone de Beauvoir, *op.cit.*, p. 263.

19 Christine Bard, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes 1914-1940*, Paris, Fayard, 1995, pp. 127 et 187.

20 Gabrielle Reval : *La Bachelière*, Paris, Mirasol, 1910 ; *Les Sévriennes*. Colette Yver, *Les Cervelines* ; *Les Dames du Palais*, Paris, Calman-Lévy, 1901 ; *Princesses de Sciences*, Paris, Calman-Lévy, 1907 ; *Femmes d'aujourd'hui*, Paris, Calman-Lévy, 1901. Wieland Mayr, *L'Intellectuelle* ; Louise-Marie Compain, *Happy end* ; *L'Une vers l'autre*. Cette liste n'est pas exhaustive.

21 Colette Yver et Louise-Marie Compain sont peut-être ces « femmes d'esprit et de coeur qui gaspillent, à défendre une cause perdue, des forces et un talent dont nous souhaiterions leur voir faire un autre usage ».

---

### **Pour citer cet article**

Référence électronique

Carole LÉCUYER, « « Un thé chez les étudiantes parisiennes » par Marguerite d'Escola (1926) », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 4 | 1996, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/443> ; DOI : 10.4000/clio.443

---

---

***Droits d'auteur***

Tous droits réservés

---